

Liliane Sillon

Un thé au Lutetia



Du même auteur

Il faut que je te dise, collection privée 2007

René et Valentine, collection privée 2008

Moi, Conseillère municipale, Bookelis 2016

Histoires d'amour, Bookelis 2018

Il n'y a pas si longtemps, Bookelis 2018

Bob, Bookelis 2019

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3951-9

© Liliane Sillon

Aux termes du Code de la Propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication faite par quelque procédé que ce soit, pour tous pays, (reprographie, micro filmage, scannérisation, numérisation, ..) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droits ou ayants-causes est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L-335-2 et suivants du Code de la Propriété intellectuelle.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Je me suis réveillé en sueur, le dos collé au drap. Un faible râle, une espèce de vagissement, peinait à sortir de ma gorge engourdie, comme bloqué. J'avais la certitude d'avoir crié très fort, d'avoir crié ton nom. Tu m'appelais, tu pleurais, tu suppliais, tu hurlais, tu te débattais. J'entendais ton appel désespéré, un appel de bête blessée, un appel au-secours. Ton corps m'échappait, s'éloignait, devenait flou. Tu disparaissais.

Mais qui tirait ta main ? qui te détachait de moi ? qui t'entraînait loin de moi, t'emportait vers l'inconnu ? vers l'obscur, l'inaccessible ? qui avait ce pouvoir coercitif ? C'était un homme, je le savais. Mais qui ? il restait dans l'anonymat du rêve. Il fuyait et se désagrégeait lâchement dans l'inconscient.

J'ai tourné la tête vers les lueurs rouges du cadran digital du réveil. Les chiffres ont surgi : 03h22. Trois heures du matin.

J'ai étendu le bras gauche vers toi, vers le néant. Tu aurais dû être là, près de moi, réveillée par le cri éraillé qui me sortait de mon cauchemar. Tu

m'aurais consolé doucement. Tu m'aurais caressé la joue. Tu aurais passé ta main sur mon front moite ou sur ma cuisse encore tremblante. Peut-être aurais-tu suivi de tes doigts longs et fins la ligne de mon dos ? J'aurais senti la douceur de tes lèvres sur mon épaule. Mais je ne rencontrais que le vide, le vide de toi.

Je me suis redressé brutalement. J'ai revécu un instant, oh ! un très bref instant le spectre du songe qui avait sans doute duré l'espace de quelques secondes mais quelles secondes ! l'épouvante de ton absence, la détresse de t'avoir perdue à jamais au détour d'un chemin, de haïr mes jambes devenues lourdes et maladroites qui me trahissaient et n'arrivaient pas à courir vers toi, de n'avoir pas su te délivrer de je ne sais quel maléfice, de je ne sais quel gourou, de je ne sais quelle force invisible à vouloir te séparer de moi.

Et cette nuit-là qui serait suivie par tant d'autres, je retournais dans ma tête la torturante et cruelle énigme de ton départ. Pourquoi m'avais-tu laissé sur le bord de ta route ?

Et là j'ai crié, un vrai cri celui-là, un cri de rage, un cri de douleur, un cri d'homme, dressé sur son séant, dans la nuit épaisse devenue terrifiante où

je croyais voir ton ombre, un cri que je voulais lancer au monde, qui se fracassait sur l'infranchissable dureté des murs de cette chambre vide de toi.

Personne ne l'a entendu. Surtout pas toi.

Je suis retombé sur les draps imprégnés de mes sueurs, impuissant dans la lutte inégale que je menais, face à l'invisible, contre des fantômes.

2012

Oui.

Je venais de dire oui.

J'avais connu des filles plus jolies, plus drôles, plus intrépides, plus audacieuses, plus tout. Mais c'est elle qui m'avait dit, un jour, avec sa force tranquille :

- et si on se mariait ?

J'avais dit oui.

J'avais dit oui parce que j'ai toujours eu beaucoup de difficultés à dire non et puis je n'aime pas faire de la peine et puis je n'aime pas non plus les emmerdes.

Ah ! la douceur, la tranquillité, la quiétude, la paix, la docilité du « oui » conciliant face à la dureté, l'exigence, le despotisme, la revendication, la contestation du « non » exigeant ! J'avais fait mon choix, celui de la paresse peut-être quand certains parlaient du courage du « non » et de la faiblesse du « oui ». Je m'arrangeais avec mes « oui » en lutte perpétuelle avec mes « non ».

Alors elle semblait tellement ravie, tellement éprise, tellement, non, pas suppliante tout de même, mais tellement charmeuse et charmante, suspendue à la petite syllabe que j'allais prononcer. Alors, pourquoi pas ? J'allais lui faire plaisir et j'aimais bien faire plaisir. J'avais dit oui.

Nous nous sommes rencontrés à la bibliothèque de notre quartier parisien où j'avais mes habitudes. Je m'installais là, tout au fond de l'espace dédié aux lecteurs et aux étudiants qui recherchaient ce lieu ouaté propice à la réflexion, à la concentration. Un lieu public où chacun se retrouvait seul, anonyme au milieu de tous, avec ses lectures, ses pensées, ses manuels. J'ouvrais mon ordinateur. Je regardais entrer et passer les uns et les autres puis je plongeais dans mes écritures en espérant que les grands auteurs aux œuvres là déposées, se côtoyant sur les étagères, me soufflent le vent inspirateur du conte. Les Camus, Flaubert, Duras, Beckett, Giono, Proust, de Beauvoir, Modiano, Makine, Jaenada ou Bussi ou Dicker ou Lemaître et je pourrais en citer tant d'autres viendraient m'entourer de leurs ombres bienveillantes, guettant par-dessus mon épaule

chacun de mes mots alignés, m'insufflant celui qui me manquait ou grimaçant devant le pitoyable. Je me vautrais avec délice dans cet espace de sérénité respecté par tous et imprégné de littérature.

Ma bulle de silence fut rompue un jour par elle ! J'entendis un chuchotement très proche de moi :

- excusez-moi, auriez-vous un stylo rouge à me prêter, c'est idiot j'ai trente-six copies à corriger et j'ai dû oublier mon stylo par mégarde sur mon bureau.

Je tournai la tête, furieux d'être interrompu au beau milieu d'un chapitre que je trouvais particulièrement soigné, en même temps qu'éberlué par la question saugrenue qui m'était posée. Un stylo rouge ! Comme si on se promenait quotidiennement avec un stylo rouge dans la poche. Et puis, déformation d'écrivain, l'association oublier et mégarde m'avait chatouillé les oreilles. Comme si on oubliait volontairement. Quoique ! Je lui lançai sans doute un regard courroucé car elle me souffla, confuse :

- excusez- moi, je vous dérange.

Evidemment qu'elle me dérangeait mais sa voix douce, son air contrit, perdu me culpabilisa et je m'appliquai à contenir mon exaspération :

- allez voir à l'accueil, je n'ai qu'un stylo noir mais s'il peut faire l'affaire, le voici.

- merci, merci, mais je corrige mes copies en rouge, vous comprenez ?

Je comprenais. Elle se dirigea vers l'accueil. Je glissai un œil sur le paquet de copies et sur la silhouette qui s'éloignait que j'avais trouvée légère et agréable.

C'est ainsi que nous fîmes connaissance. Emmanuelle venait d'être nommée professeur d'histoire-géographie au lycée voisin et en ce début d'année scolaire elle venait prendre ses quartiers à la bibliothèque. Nous nous retrouvions souvent le même jour et très vite elle m'avait précisé :

- j'ai toujours eu l'habitude de corriger mes copies dans une bibliothèque. J'aime ce lieu, c'est un peu comme une église, un lieu de recueillement, de méditation, une caverne aux livres favorable à l'attention que je dois aux copies de mes élèves.

J'avais trouvé la comparaison de l'église et de sa caverne aux livres audacieuse mais je l'avais

retenue et notée. Elle pouvait me servir dans l'un de mes prochains romans. Intrigué, j'avais regardé un peu plus attentivement celle qui tenait ces propos si